

Le Bétail au Printemps

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 121

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'oncle Nazaire

I

Assis côte à côte, pensifs, ne se parlant pas, et souriant à leur rêve intérieur, les deux jeunes gens laissaient leurs regards errer à l'aventure sur la mer que le soleil pailletait d'or et qui, à cette heure matinale, semblait chanter pour eux seuls son éternelle chanson.

Tout à coup, Pascal releva la tête et prit la main de la jeune fille dans la sienne.

— C'est aujourd'hui, lui dit-il d'une voix émue, que tu dois me faire réponse, t'en souviens-tu, Tiennette ?

— C'est vrai... balbutia-t-elle.

— Eh bien alors ?

— Eh bien... plus je réfléchis et plus ça m'inquiète. Je t'aime, Pascal, mais n'empêche que c'est quasi une folie de nous épouser. Il vaudrait peut-être mieux que tu prennes Germaine...

— Oh ! répliqua-t-il, comment peux-tu me conseiller cette chose ?

Ça me navre le cœur, de vrai ! Mais je suis pauvre et elle est riche, et je n'ignore pas qu'elle l'accepterait, encore que tu n'aies point d'écus.

Il haussa les épaules.

— C'est de toi que je suis amoureux ! reprit-il.

Un rougeur de contentement monta au visage de Tiennette. Elle chercha cependant encore à dissuader Pascal et, bravement, avec un trouble que sa volonté parvenait seule à dissimuler, car elle eut été désolée de le voir se rendre, elle lui dit les luttes qu'il aurait à soutenir pour subvenir à la vie quotidienne quand ils seraient mariés. Et puis, qui savait ? on se gausserait de lui peut-être par-dessus le marché, puisqu'elle ne pouvait rien, mais absolument rien lui apporter en dot.

— Tu m'apporteras la jeunesse et ta vaillantise au travail répondit Pascal, et c'est bien quelque chose ! Va, mon amie, laissons dire les autres, et soyons heureux à notre façon. Je suis solide et je gagnerai bien pour nous deux, tu verras.

Tiennette écoutait consolée et ravie, et ses indécisions tombaient devant la volonté bien arrêtée du matelot de la prendre pour femme malgré sa pauvreté, une si grande pauvreté que l'on se demandait dans le village comment elle faisait pour manger chaque jour et se vêtir proprement, n'ayant plus ni père ni mère.

Elle avait été recueillie dans le temps, à

apprenaient, les devoirs faits, leurs leçons pour le lendemain.

Les leçons à peu près sues, les enfants songèrent aux jeux, et Henri étala sur la petite table où travaillait ordinairement sa mère les soldats de plomb et la cantinière vêtue à la mode ancienne, costume excitant fort l'admiration d'Henriette, qui, dans ses rêves, devait se voir en jupe rouge et corsage de velours, portant le chapeau de toile cirée, les bottes et ayant le baril au côté.

La pendule sonna la demie de 7 heures.

— J'ai faim, dit Henri, et toi, Henriette ?

— Moi aussi. Maman, dit-elle en entrant dans la salle à manger, veux-tu que nous allions au-devant de papa jusqu'au poste de police ?

— A la condition que vous ne jouerez pas dans la rue, et que, si vous ne le rencontrez pas, vous reviendrez tout de suite.

— Oui, sois tranquille.

(A suivre.)

la mort des siens, par son oncle, le vieux Nazaire, un matelot comme Pascal, qui habitait Presselles.

Un brave homme, ce Nazaire, un peu... gueulard, mais bon comme le pain, et, la preuve, c'est qu'il aimait l'enfant, la soigna et ne lui reprocha jamais d'être une charge pour lui, bien qu'il fût très à court d'argent à ce que l'on disait, sans doute à en juger par sa piètre apparence.

Tiennette lui garda une vive et profonde reconnaissance de ce qu'il faisait pour elle et l'aima assez pour penser, en grandissant, ne vouloir jamais le quitter et le soigner lorsque les années, pesant trop sur ses jambes, le forceraient à rentrer au logis.

Et ça viendrait bientôt maintenant. Bien qu'il adorât la mer et n'eût pas de plus vive satisfaction que de partir à la pêche dans la barque, usée et rapiécée comme tout ce qui lui appartenait, le bonhomme ne se sentait plus guère de force à lancer ses lourds filets, ni à manœuvrer les avirons pendant de longues heures.

Alors, Tiennette se dévouerait et tâcherait par sa tendresse et ses prévenances câlines de lui faire moins regretter les vagues berceuses sur lesquelles la petite barque continuerait de se balancer.

II

L'homme propose et Dieu dispose. Tiennette avait 18 ans lorsqu'on lui ramena un soir le vieux matelot sans connaissance et la face congestionnée.

Le médecin constata une attaque et tenta vainement de le sauver ; c'est à peine s'il parvint à lui faire ouvrir les yeux et prononcer quelques paroles.

— Tiennette... je te donne... c'est pour toi...

Que lui donnait-il, le vieux moribond qui de sa vie n'avait rien possédé ?

Sa cahute et sa barque c'était toute sa fortune ; mais lorsque trois jours après, la jeune fille, orpheline pour le seconde fois, se trouva seule, cette cahute et cette barque lui furent bien utiles.

Grâce à eux, elle eut un abri et du pain assurés, car elle loua fréquemment le bateau aux gens de la ville qui voulaient, par les journées claires et reposées, se promener en mer.

Puis chacun l'aidera en lui apportant des filets à raccommoder, ou des hardes à rapiécer.

Elle ne put bientôt plus compter que sur le modeste gain de son travail, car la barque ne lui servit pas longtemps ; le bois en était vermoulu, la mousse s'attachait à ses flancs crevassés et Tiennette en ferait du feu l'hiver prochain, quand le vent de mer soufflerait dans sa mesure.

Et dire que Pascal voulait épouser cette pauvresse !

— Oui, je veux ! répondit-il résolument quand, pour la dixième fois peut-être elle le pria de réfléchir ; je veux ! à toi de refuser si tu en as le courage.

Mais elle ne l'eut pas, et, malgré tout ce que les amis du matelot tentèrent pour le dissuader de ce mariage, malgré les moqueries des uns et des autres, ils se marièrent un mois plus tard.

Oh ! par exemple, ce fut une noce sans tambour ni trompette, mais s'ils ne festoyèrent pas le soir, ils ne s'en aimèrent pas moins.

— Deux misérables de plus ! dit-on dans le village.

— Deux heureux de plus ! pensèrent les amoureux.

III

Oh ! comme la bise hurlait sur les falaises.

Décembre avait tout gelé, sur son passage, et la mer roulait, en même temps que son écume argentée, les gros flocons de neige qui, depuis la veille, tombaient sans interruption.

Tiennette et Pascal, assis mélancoliquement près du foyer éteint, n'osaient se communiquer leurs pensées, leur épouvante du lendemain, car ils avaient déposé leur dernier sou et, s'il ne restait pas de bois dans l'âtre, il ne restait pas davantage de pain dans la huche.

Pourtant, ils trimaient dur l'un et l'autre.

Malheureusement, Tiennette trouvait moins de raccommodages à faire l'hiver parce que les femmes, restant chez elles, cousaient elles-mêmes, et Pascal ne gagnait presque rien car on ne part pas en mer avec le brouillard et la neige.

L'horrible temps ! L'air pénétrait, glacial, dans la chambre sans feu et Tiennette soufflait dans ses doigts engourdis pour les réchauffer de son haleine, tandis que le matelot, désespéré de son inactivité forcée, sentait lui monter aux yeux des larmes de rage et presque de honte.

Oh ! la pauvre Tiennette qu'il aimait tant ! Comment fallait-il qu'il la laissât souffrir ainsi ?

— Dis, balbutia-t-elle, si... tu brisais la barque ? Nous aurions de quoi nous chauffer au moins.

— Enfin, répondit-il avec un soupir d'alègement, tu consens ! je n'osais plus t'en parler, mais, puisque tu veux bien maintenant, tu verras comme elle sera vite brisée.

— Il le faut bien... répliqua-t-elle tristement. Elle ne nous sert plus à rien et l'hiver est si dur !

— Ne la regrette pas, va, reprit-il, cette vieille barque jusqu'à présent inutile, qui, dans une heure, te redonnera, avec la chaleur, la force et le courage. Ne la regrette pas ! si nous ne la brûlions, ses planches moisées partiraient lambeaux par lambeaux...

— C'est vrai... fit-elle.

(A suivre.)



Le Bétail au Printemps

En toute saison, la prospérité du bétail dépend de son hygiène et de son alimentation.

On n'est pas maître de sa récolte constamment menacée par les intempéries, mais le bétail sera ce que l'éleveur voudra, s'il sait les soins à lui appliquer et s'il les lui applique avec assiduité.

Avec une hygiène avisée on peut rendre son troupeau indemne sinon de toutes maladies, mais des épizooties qui le déciment trop souvent : garantir le bœuf de la tuberculose, de la fièvre aphteuse, des affections typhoïdes ou charbonneuses ; le mouton de la gale, du charbon, de la cachexie aqueuse, de la clavelée, de la tremblante ; le porc du charbon, de la ladrerie, de la trichinose, car chaque espèce d'animal a ses épizooties infectieuses ou contagieuses et il n'y a guère que la chèvre qui en soit immunisée.

L'hygiène s'applique au logement de l'animal, à sa condition d'existence et à son corps, qu'on lui veuille de la vigueur ou de l'engraissement.

Voyons d'abord l'état de son logement en ce moment critique de la transition de l'hiver au printemps.

Les étables s'ouvrent pour la saison printanière. Leur hygiène a été généralement bien négligée pendant la saison froide où l'on s'est surtout appliqué à calfeutrer le bétail ; il est grand temps de déboucher toutes les ouvertures, d'ouvrir toutes grandes portes et fenêtres, de faire tomber les toiles d'araignée à grands coups de balai et les poussières accumulées si longtemps, de récurer les moindres coins et recoins de leurs immondices et de laver à pleine eau sol et murailles.

Quand l'air, quand le soleil, s'il veut bien se mettre de la partie, auront purifié tout ce renfermé de la saison morte, il s'agira de blanchir. L'opération est facile et peu coûteuse : de la chaux pour faire un lait et un balai pour badigeonner les murs et les plafonds.

L'étable est transformée. S'il n'y a pas assez d'ouvertures pour donner passage à l'air et à la lumière, on en pratique de supplémentaires, au beson provisoires en ayant toutefois bien soin d'éviter les courants contraires. On s'astiera ensuite par une méticuleuse consigne, à renouveler aussi souvent que nécessaire les litières, à veiller à l'écoulement des urines et à maintenir, en somme, l'étable dans un état permanent de propreté et de bon air. Pour bien assurer la désinfection, surtout par les chaleurs, on arrosera tous les dimanches l'aire de l'étable avec cent vingt-cinq grammes de grésyl par seau d'eau.

Passons à l'animal comme celle de son logement, sa propreté de corps a été probablement aussi très négligée en raison de ce préjugé encore si répandu que la bouse échée et collée à ses flancs et à ses jambes sont sa meilleure protection contre le froid. Mais, la belle saison venue il n'y a plus de mauvais prétexte à laisser le bétail s'anémier dans sa crotte. Le pansage journalier est aussi nécessaire à la santé du bœuf et du porc qu'à celle du cheval. Bœuf et porc ont également besoin, pour le fonctionnement normal de leur organisme, d'avoir en tout temps les pores de leur peau dégagés. Le bœuf de travail, comme le bœuf à l'engraissement, comme la vache laitière, doivent être pansés tous les matins à l'étrille, à la brosse et à l'éponge. Comme ils sont moins dociles au dehors qu'à l'étable, on les pansera sur place ; s'ils se sont couchés sur leur bouse, on les lavera et, au besoin, on les savonnera dès maintenant à l'eau froide. Ce pansage quotidien aura aussi l'avantage de débarrasser la bête des affections parasitaires qui, en la tourmentant de façon cuisante, en inquiétant son sommeil, retardent son développement, son engraissement, énervent ses forces et diminuent notablement la production du lait. Nous signalerons tout spécialement les soins à donner à la queue des bœufs, et des vaches, surtout des vaches laitières. La queue forme le prolongement de l'épine dorsale. Elle est parcourue par un réseau nerveux très sensible ; en la tenant propre on préservera l'animal de diverses affections dont cette région peut être le siège, au grand détriment de la santé générale et de la production laitière, qualité et quantité. En Hollande, on pousse ce soin jusqu'à attacher, au plafond, à l'aide d'une combinaison qui permet le mouvement, la queue des vaches ; il est vrai que les étables et les laiteries hollandaises sont des modèles dont les nôtres sont encore bien loin pour la propreté et par-

tant pour la production. Le bien-être que le bœuf et la vache manifestent pendant le passage de leur queue, indique assez combien il leur est favorable. Si, par négligence, on a laissé la bouse durcir, il faut la ramollir à l'eau et c'est une opération longue et pénible que celle qui consiste à faire disparaître cette crotte de saleté, particulièrement tenace dans la touffe de crins du touillon.

En résumé, le dicton adapté à l'hygiène du cheval — un bon pansage vaut un picotin d'avoine — s'applique aussi bien, on ne saurait trop le répéter au bœuf, à la vache et à tous les animaux de la ferme. Il n'est pas jusqu'au chien du berger, ou à celui du vacher, ces fidèles et précieux auxiliaires, qui n'aient eux aussi besoin du pansage journalier. C'est si simple et si tôt fait, tous les matins, de brosser le chien et de lui passer le peigne, s'il a le poil long. Ainsi on le débarrassera de la vermine qui fait son continuél supplice et on préviendra toute les maladies de peau chez lui si fréquentes.

Quant à l'alimentation du bétail à l'étable, elle commence à être variée par la mise au vert, mais il faut ménager la transition en ne faisant entrer le vert que progressivement dans le régime et en le mélangeant à des rations graduellement diminuées de fourrages secs et de ce qui reste de la provision hivernale de racines. Cette graduation est le seul moyen d'éviter les accidents souvent si graves de météorisation provoqués par une mise au vert trop brusque et trop complète du premier coup.

Jean D'ARAULES.

Guillaume II à Corfou

On remplirait des colonnes en reproduisant les anecdotes que les journaux allemands et grecs racontent à propos du séjour de l'empereur Guillaume à Corfou. En voici une assez suggestive.

Juste en face de l'entrée principale de l'Achilleion, se trouve une maisonnette, une chaumière plutôt, appartenant à un paysan qui l'habite seul. L'Empereur, soit pour une raison, soit pour une autre, a voulu acheter la bicoque, et sans demander le prix, il offrit au paysan cinquante mille francs — cette misérable propriété ne valait même pas cinq cents francs. Le paysan refusa, demandant cent mille francs. A ses amis qui le pressaient d'accepter, il répondait :

— Je ne traite pas avec un mortel commun comme nous, mais avec un grand Empereur ; autant dire que je serai riche, ou je resterai pauvre comme j'étais jusqu'à présent.

En attendant, les agents de la police secrète allemande, qui veillent sur la personne du souverain, ont loué au paysan sa bicoque, à raison de 15 francs par jour... et l'ont fermée. Le paysan, heureux et content, s'est installé maintenant dans le village. Il a une confiance absolue que l'Empereur lui fera verser les cent mille francs avant de quitter Corfou.

La vie est faite d'illusions !

La lutte contre le Morphinisme

Le médecin doit avoir, pour lui autant que pour sa clientèle, la sainte horreur de la morphine : qu'il repousse loin de ses ordonnances ce médicament de sirène, qui

développe étrangement la pusillanimité devant la douleur et, par la pente enchantée d'une ivresse malsaine, entraîne rapidement à l'abîme. Il devrait être sévèrement interdit aux droguistes de vendre de la morphine au public et les pharmaciens ne devraient jamais en délivrer sans une prescription authentique et fraîchement datée. On pourrait même empêcher toute vente directe de seringues de Pravaz et poursuivre, en résumé, impitoyablement, les personnes coupables de complaisances favorisant l'expansion du vice morphinique.

Ce qui distingue les fanatiques de ce poison, c'est leur véritable rage de prosélytisme. Aussi le médecin morphinomane constitue une personnalité fort dangereuse : il n'a de tendresse que pour les formules opiacées et les doses qu'il prescrit à tout venant dépassent de beaucoup la plus audacieuse posologie. Au contraire, le médecin judicieusement équilibré peut beaucoup, comme antidote des poisons intellectuels. Il met en garde son client contre les jouissances faciles et lui prouve que mieux vaut conserver ses ennuis que de risquer une toxémie mortelle ; il lui explique que la providence du névropathe affolé n'est point dans la séduction sédative, mais bien dans la reconstitution par les agents physiques savamment combinés.

Ne confions jamais une seringue hypodermique aux étrangers de la médecine ; quelle responsabilité, si nous nous trouvions ensuite — ce qui advient dans les deux tiers des cas — en face d'un redoutable cas de morphinomanie, dont nous sommes si peu certains de pouvoir dénouer le jour néfaste ! Trop souvent, d'ailleurs, le médecin fut châtié pour ses prescriptions inconsidérées et nous savons que la légèreté avec laquelle il manie la seringue se retourne, hélas ! contre lui-même. En pratique, nous avons souvent affaire à l'insomnie. C'est une grosse absurdité que d'employer contre elle la morphine. Ce remède doit être réservé, en injection sous-cutanée, pour calmer les coliques néphrétiques ou hépatiques, les douleurs fulgurantes de l'ataxie, les accès d'asthme ou de sternalgie. En dehors de ces cas, nous devons résister à l'emploi de la morphine, si nous ne voulons pas exposer notre client à l'entraînante passion et aux terribles misères de la morphinomanie.

G. Pouchet range sous trois chefs les causes de ce mal moderne : la douleur, qu'on veut éviter ; le chagrin, qu'on veut oublier ; la volupté, que l'on recherche. L'habitude de l'injection de morphine est incurable : quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, on y laisse sa peau, pour employer l'expression vulgaire. On guérit bien mieux de l'habitude de fumer l'opium ou de l'avaler : dès que les conditions de climat ou de santé qui ont entraîné l'usage de la pipe d'opium ou l'opiophagie viennent à disparaître, on n'y pense plus guère.

Comment guérit-on un morphinomane ? Après plus de vingt ans d'observations cliniques, j'affirme l'impossibilité de la guérison d'un sujet maintenu dans son milieu familial. Il faut la séquestration complète, loin de l'entourage ; il faut les soins spéciaux, intelligents et continus de la maison de santé. Le traitement se résume, effectivement, dans la suppression brusque, l'écoulement complet, la surveillance assidue. Or la suppression est suivie d'angoisse extrême du cœur, de détresse inouïe du système nerveux et parfois même d'un collapsus, qui apparaît dans les quinze heures. Il faut administrer, en injections sous-cutanées,